

Il s'assit et but.

— Qu'est cela, demanda Olivier, en entendant le galop d'un cheval qui s'éloignait.

— C'est sans doute le voyageur qui était ici avant nous et qui part ?

— Probablement.

Tous deux, il était facile de le voir, parlaient pour parler, sans plus se soucier des questions que des réponses. Leur esprit était ailleurs.

Quelques minutes s'écoulèrent.

— Partons-nous ? demanda enfin le comte.

— Quand il vous plaira ; répondit simplement l'aventurier. Oh ! là, de la maison !

Le cabaretier accourut le bonnet à la main, le Capitaine Vatan solda et fit un signe ; le valet ramena les chevaux.

Un instant plus tard, les deux hommes étaient en selle.

Sans s'être dit un mot, sans avoir échangé un regard pour se consulter, ils dévorèrent l'espace.

Le terrain fuyait sous les pieds des chevaux avec une rapidité vertigineuse.

L'impatience des cavaliers semblait avoir gagné leurs montures.

Bientôt ils atteignirent l'arête de la coline qui domine le village d'Ablon, dont les maisons blanches apparaissaient sur le bord du fleuve.

Une vingtaine de cavaliers, des soldats, à ce qu'il semblait, apparurent tout à coup au tournant de la route, suivant au grand trot la même direction que les voyageurs.

Ceux-ci ralentirent leur allure effrénée ; ils les dépassèrent au galop de chasse en échangeant au passage un salut courtois avec leur officier, qui tenait d'une quinzaine de pas la tête de sa troupe.

— Avez-vous vu ces soldats, capitaine ? demanda le comte.

— Corbieux ! à moins d'être aveugle !

— Que signifie leur présence dans ces parages ?

— C'est la suite de votre audience de ce matin, comte.

— Vous plaisantez, mon ami ?

— Moi, je n'en ai, au contraire, nulle envie, je vous jure.

— Mais nous les dépassons ?

— C'est vrai, vous avez raison, comte. Après tout, cela ne prouve qu'une chose.

— Laquelle ?

— C'est que les ordres étaient donnés d'avance, en prévision de ce qui arriverait. M. de Luynes est bien fin ! lui qui possède un si mirifique talent pour dresser les Pies-Grièches, il doit savoir tendre des trébuchets ? Il aura pris ses précautions, voilà tout.

— Oh ! croyez-vous, capitaine ?

— Dame ! que voulez-vous que je vous dise ? Il est évident, n'est-ce pas, que le parti de la reine, celui de M. de Luynes et même celui du roi, étaient prévenu d'avance ? Ils se sont mis en mesure.

— Mais ce serait une trahison indigne ?

— Pourquoi donc ? c'est de bonne guerre. Après tout il est possible que je me trompe et qu'il ne s'agisse ici que du duc de Rohan. Vous savez qu'il a été décrété de prise de corps, condamné par le Parlement à la peine de mort ; sa tête mise à prix de cent cinquante mille écus, ce qui est fort beau ! Ces robins font très-bien les choses quand ils s'en mêlent.

— Oui, il est possible que ce soit cela ; piquons, capitaine !

— Pourquoi ?

— Je ne sais ; j'ai hâte d'arriver au château.

— A votre aise.

Ils piquèrent.

Vingt minutes plus tard le pont-levis du château s'abaissa devant eux.

Au moment où le comte allait s'engager sur le pont, le capitaine lui toucha légèrement le bras.

— Qu'y a-t-il ? demanda Olivier en s'arrêtant.

— Regardez ? dit Vatan.

Le comte tourna la tête.

La troupe qu'ils avaient dépassée une demi-heure auparavant, ne se trouvait qu'à cinq cents pas derrière eux, elle arrivait à toute bride.

— Oh ! oh ! dit Olivier, que signifie cela ?

— Cela signifie que ces hommes sont à la recherche du Duc qu'ils ont ordre d'entrer partout, châteaux ou chaumières, que dans cinq minutes ils seront ici.

— Q'importe !

— Et si quelqu'un, le Duc peut-être, avait cherché refuge derrière vos murailles ?

Le comte pâlit, mais se remettant aussitôt :

— Si un homme, quel qu'il soit, ami ou ennemi, a cherché un refuge dans mon château, cet homme est sous la sauvegarde de mon honneur, dit-il avec dignité.

— Je le sais, mais hâtez-vous.

— Vous avez raison.

Ils traversèrent le pont au galop.

— Relevez ! cria le comte.

On lui obéit aussitôt.

Le comte mit pied à terre et s'approchant de la comtesse qui accourait joyeuse vers lui :

— Madame, lui dit-il froidement, avez-vous donné l'hospitalité à quelque étranger dans ce château ?

— Monseigneur, répondit-elle d'une voix tremblante et rougissant, un gentilhomme est venu réclamer un asile ; j'ai cru pouvoir...

— Vous avez bien fait, madame.

— Ce gentilhomme se nomme de...

— Il est inutile de me dire son nom, quant à présent, madame ; plus tard, vous me le présenterez. Où l'avez-vous logé ?

— Dans l'appartement des hôtes ; répondit la comtesse de plus en plus troublée par le ton sévère de son mari qui, pâle, les traits contractés, fixait sur elle des yeux hagards.

— Très-bien. Faites-le entrer au plus vite dans la chambre secrète ; dans dix minutes il serait trop tard.

— Je ne comprends pas, monsieur ?

— Comment, madame, vous ne comprenez pas que des soldats vont visiter le château, qu'ils sont porteurs d'un ordre d'arrestation ?

— Si, si je comprends, pardonnez-moi, monsieur.

— Vous pardonner, madame, et qu'ai-je donc à vous pardonner ? s'écria-t-il d'une voix tonnante.

— Comte, comte ! s'écria l'aventurier en accourant, voici ces soldats !

— Les soldats ! Hâtez-vous, madame, voulez-vous donc que je sois déshonoré, en laissant arrêter cet homme chez moi ?

— J'obéis, monsieur, j'obéis, s'écria-t-elle avec effarement.

Et elle s'éloigna éperdue, folle de douleur et de crainte, suivie par Diane de Saint-Hyrem, son « amie, » qui lui prodiguait d'ironiques consolations.